

transition, à cette première impression, — malaise causé par le regard de Dolorès.

Ce regard, en effet, avait quelque chose de si profond et de si investigateur, différait tellement du regard brutal qu'une femme, dans la position où semblait être Mme de Los Rios, peut accorder à une étrangère, à une ouvrière dont elle veut mettre l'habileté spéciale à l'épreuve, à qui elle désire commander quelque travail de sa compétence, que Mme Lapierre tressaillit et se sentit tout à coup envahie par une secrète inquiétude et une pénible appréhension.

Cependant Mme de Los Rios n'était point française, ni parisienne évidemment. Elle ne l'avait jamais vue; elle devait lui être absolument inconnue...

Que pouvait-elle redouter de sa par? ?

Cette réflexion la rassura quelque peu.

On comprend, du reste, que, dans sa position, le moindre fait inexplicable pouvait et devait lui paraître menaçant, et éveiller des craintes toujours mal étouffées et prêtes à reparaître.

Elle fit un effort pour échapper à la sorte de fascination que lui faisaient éprouver ces grands yeux sombres obstinément fixés sur elle, et, voyant que Mme de Los Rios ne prenait pas la parole, elle se hâta de lui dire :

— Suivant la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, madame, j'ai apporté avec moi quelques échantillons de lingerie.

Dolorès l'écouta, comme elle la regardait, avec une attention profonde, sous laquelle celui qui eût connu intimement la créole, eût décelé une réelle surprise et un peu d'embarras.

Mme Lapierre, en effet, que nous n'avons pas eu le temps encore de présenter à nos lecteurs avec quelque détail, portait sur toute sa personne, un cachet de distinction qui étonnait chez une femme dans sa position.

Tout, en elle, malgré la simplicité et presque la pauvreté de son costume; malgré la marque que l'âge, les souffrances matérielles et morales, et les nécessités d'une existence ouvrière avaient laissées sur ses traits, semblait indiquer qu'elle avait reçu une éducation supérieure.

Elle s'exprimait bien, en termes choisis, sans affectation, et son visage aux joues creusées, couronné de cheveux grisonnants, parlait vaguement d'une autre femme brisée par la vie, mais qui avait eu avoir sa beauté et son charme intelligent.

Elle était grande, fort maigre, moins par tempérament que par suite des luttes et des douleurs qui l'avaient affaiblie et consumée émaciée; avait le visage oval, le nez long, les yeux très doux.

Sa bouche expressive aurait souri avec grâce, si le sourire n'en avait été chassé depuis longtemps, et si de pénibles préoccupations ne lui avaient donné un pli qui pouvait passer pour sévère, au premier regard.

Sa voix, également, n'avait rien de vulgaire, ni d'obéqueux ou de criard, ainsi qu'il arrive ordinairement, aux personnes qui ont affaire au public et qui ont besoin de lui plaire.

Tout cela frappait Dolorès et lui causait une certaine impression, à laquelle elle eût voulu échapper.

De là provenait l'hésitation qu'elle mettait à aborder le sujet délicat qu'elle voulait traiter avec cette femme.

(A CONTINUER.)

Commencé le 16 Décembre 1886 — (No 364).

Toute personne qui s'abonne à ce journal reçoit gratuitement (outre la prime à laquelle elle a droit) le commencement de ce feuilleton.

## LES DEUX MOINEAUX

O'était un vrai temps de disette.  
D ux moineaux se mourraient de faim.  
Pas un seul fruit, pas un seul grain,  
Pas une miette  
De pain.

L'aîné dit à son frère :  
« Il ne me reste qu'à mourir ;  
Plus jeune et plus fort au contraire  
Va chercher de quoi te nourrir.  
Si tu trouve de la pâture  
Plus que pour toi, mange d'abord,  
Puis pense à moi : peut être encor  
Un tant soit peu de nourriture  
Pourra me sauver de la mort. »  
Le cadet part, et, non sans peine,  
Il découvre une heureuse aubaine  
A quelques heures de son nid :  
Un grenier qui de grain regorge !  
« Nous sommes sauvés ! C'est fini ! »  
Fait le moineau. — Puis il se gorge  
De bons grains de froment et d'orge.  
Une fois repu : « Sans retard  
Je dois apporter à mon frère  
De quoi manger. Mais, comment faire ?  
Il a bien faim, mais d'est bien tard. »  
Néanmoins il se met en route.  
Son ventre est lourd : il n'y voit goutte.  
« Mon frère aîné dort à présent.  
Le réveiller serait dommage :  
J'ai sommeil aussi. » Ce disant  
Il apporta près d'un fermage  
De la paille, et s'y blottissant :  
« Demain, dès l'aube, d'un coup d'aile  
J'irai lui porter la nouvelle. »  
Dit il, — puis il bâille et s'endort.  
Le lendemain rien ne l'attarde.  
Il part, il arrive, il regarde  
Dans le nid : son frère était mort.

Quand ton frère est dans la détresse  
Et que tu vas pour l'assister,  
Si l'égoïsme ou la paresse  
Te conseillent de t'arrêter,  
Repousse leurs conseils, n'écoute  
Que le devoir qui sur ta route  
Ne te permet pas un écart ;  
Presse le pas et ne redoute  
Qu'une chose : Arriver trop tard.

N'hésite point à te séparer d'un ami qui te trahit : de quel que utilité qu'une dent gâtée vous ait été, on la fait arracher quand elle se gâte, de peur qu'elle ne corrompe les autres.

\*\*\*

L'homme vraiment courageux suit son projet jusqu'à ce qu'il l'ait mené à bonne fin, l'adversité ne peut le détourner de sa route ; il persiste malgré les espérances de la fortune, et arrive au but au moment où on le croyait perdu.